

van en interrompant son domestique. Occupe toi de l'embarcation pendant que je vais aller examiner du haut de la falaise s'il ne se trouve aucun navire en vue. L'orage éclatera avant une heure.

En effet, l'orage se déclara bientôt avec une violence inouïe : il était six heures.

Louis de Morvan, placé debout derrière les vitres de la fenêtre de son salon, contemplait d'un œil triste et mélancolique le spectacle sublime et horrible à la fois de l'Océan en fureur : les pensées du jeune homme étaient tristes.

« Cette mer, se disait-il, est l'image de mon cœur ; elle est soulevée par le vent de l'orage, comme mon cœur par le souffle des passions !

« Rêves insensés, projets audacieux, désirs de mon âge, ambition sans limites, qui m'avez tour à tour enivré et brisé, n'avez-vous pas aussi abouti pour mon âme à un naufrage ?

« Combien n'ai-je pas déjà espéré et souffert ! Mais l'Océan, lui, quand il est déchaîné, laisse au moins des marques de sa colère ; tandis que moi, écrasé par l'humilité de ma position, par mon isolement, je n'ai pas même le pouvoir de peser sur la destinée du dernier des hommes : je suis à la société ce que le grain de sable est à la création, un atome sans consistance !

« Quel être humain s'occupe de ma vie ? qui pleurerait ma mort ? personne ! Pourtant, je suis capable d'aimer et de haïr avec passion ! Je sens en moi cette force opiniâtre et indomptable qui fait sortir les méconnus de la foule ! Oui, mais il me faudrait un point d'appui, un encouragement, un conseil. Et qui s'intéresse à moi ? je le répète : personne ! »

Le chevalier de Morvan murmurait ces dernières paroles, quand un coup violent frappé à la porte de la maison le fit tressaillir.

Superstitieux comme la plupart des Bretons, il crut que la Providence répondait à son désir, et lui envoyait cet ami après lequel il soupirait.

Ce ne fut donc pas sans un certain battement de cœur qu'il vit apparaître Alain.

— Notre maître, s'écria le domestique, c'est un étranger qui demande l'hospitalité pour lui et son cheval.

— Place le cheval à l'écurie et dis à cet étranger que je suis tout à ses ordres. Mais, non, arrête, il est plus convenable que j'aïlle le recevoir en personne.

— Il est inutile que vous dérangiez, le voici qui monte sans attendre qu'on l'invite.

Le serviteur n'avait pas achevé de prononcer ces mots, quand le cavalier fit son apparition dans le salon.

Le cavalier en entrant, jeta un rapide coup-d'œil autour de lui, puis, saluant légèrement le chevalier et lui montrant ses vêtements ruisselants d'eau :

— J'ai pensé, monsieur, lui dit-il, que mon piteux état me servirait d'introducteur auprès de vous, et me voilà. Je ne suis qu'un pauvre maquignon qui s'appelle Mathurin.

Cette brusque façon de se présenter surprit assez le chevalier ; toutefois il ne laissa rien paraître de son étonnement, il se contenta de répondre avec une froide politesse :

— Vous n'avez nullement besoin d'introducteur, monsieur ; je regarde comme un devoir et comme un honneur d'ouvrir ma porte à tous ceux qui veulent bien me demander l'hospitalité.

Agé d'environ cinquante ans, cet individu, vêtu comme l'étaient au dix-septième siècle les fermiers aisés et les gros marchands, ne présentait rien de saillant dans sa personne : il avait seulement le teint extrêmement basané ; son regard insignifiant dénotait une intelligence très ordinaire ; sa tête, fort grosse de forme, et un peu carrée, s'appuyait sur un cou de taureau ; sa taille épaisse, du moins elle semblait telle sous le large pourpoint qui la cachait, ne dépassait guère cinq pieds, il ne portait pas de barbe.

Quant à l'expression de sa physionomie, elle était plutôt douce et joviale qu'impertinente ou grossière, ainsi que sa conversation aurait pu le faire supposer.

— C'est un pauvre homme mal élevé, pensa de Morvan, j'aurais mauvais grâce à me formaliser de son manque de tact.

Car le cavalier, sans paraître se douter de l'examen dont il était l'objet, avait abandonné son fusil et s'amusa à parcourir le salon en s'arrêtant devant chaque meuble et chaque objet.

Tout à coup, de Morvan, qui, l'oreille appliquée contre la porte, venait de saisir au passage une détonation, s'écria : Vite, vite, Alain, les avirons, mon gars ! C'est un navire en détresse qui nous appelle ! Partons !

— Partir, répéta le Breton avec accablement ; mais autant vaudrait se jeter la tête baissée dans le Saut-du-Moine que de se mettre en mer par le temps qu'il fait.

— Tu as peur, Alain ; en ce cas, reste !

— Foi de Dieu ! oui, j'ai peur !

— Peur d'abord de te noyer, poursuivit de Morvan, peur ensuite de rencontrer Legallee, qui voudra peut-être s'opposer à notre embarquement.

— Moi, peur de Legallee ! s'écria Alain : ah ! pour ça non ! Ne lui ai-je donc pas déjà cassé quatre dents, je suis prêt, monsieur le chevalier, partons.

— Laisse-moi aller prendre d'abord mes pistolets et mon manteau, dit de Morvan, qui gravit rapidement l'escalier du salon et revint presque aussitôt. A présent, en route !

Le maquignon Mathurin, qui n'avait pas bougé de sa place, se leva et, saluant profondément son hôte :

— Monsieur le chevalier, lui dit-il d'une voix grave, me permettez-vous de solliciter l'honneur de vous accompagner dans votre expédition ? Je ne suis pas un marin, c'est vrai, mais enfin tout le monde sait à peu près se servir d'une rame, et je crois que, par la tempête qui règne, deux bras de plus dans une frêle embarcation ne sont pas à dédaigner.

Cette demande, à laquelle il était si loin de s'attendre, causa au jeune homme une émotion profonde, qu'il n'essaya pas de dissimuler.

— J'accepte, monsieur, lui répondit-il simplement, vous êtes un noble cœur.

II

Lorsque les trois hommes sortirent pour porter secours au navire en détresse, la côte de Penmark présentait un spectacle lugubre et étrange.

La classique vache au falot, qui servait à tromper les marins en mer, se promenait en boitant, accompagnée d'une foule hideuse de femmes, les cheveux épars, les vêtements en désordre, et qu'une âpre cupidité rendait insensibles aux atteintes de la tempête.

Des hommes armés de coutelas et de longues gaffes au fer meurtrier erraient, semblables à de noirs fantômes, le long des rochers.

Ça et là, on apercevait un Penmarkais agenouillé sur la plage et priant Dieu de lui envoyer de nombreuses victimes : on eût dit une population entière de cannibales ou de bourreaux.

Quoique la nuit fût sombre, la marche du chevalier de Morvan et celle de ses deux compagnons, trahie par la lueur des éclairs, ne tarda pas à être connue des habitants de Penmark. Lorsque les trois hommes arrivèrent à l'endroit où était placée leur embarcation, il se trouvèrent entourés par la foule.

De Morvan, c'était le parti le plus sage qu'il avait à prendre, feignit de ne pas remarquer cette manœuvre, et se mit tranquillement, aidé par Alain, à retirer son embarcation de derrière le rocher où elle était à l'abri.

Quoiqu'il déployât dans cette tâche toutes ses forces et toute sa vigueur, il ne cessait de guetter du coin de l'œil la foule qui se rapprochait de plus en plus de lui ; enfin, voyant que plusieurs habitants de Penmark touchaient presque déjà ses vêtements, il sauta dans l'embarcation, et prenant ses pistolets qu'il arma :

— Mes gars, dit-il aux Penmarkais, je crains que quelques-uns d'entre vous ne soient sur le point de commettre